

## Allocution du maire de Québec, Régis Labeaume, prononcée à l'occasion du 20<sup>e</sup> Congrès commun du Réseau Québec- France et de la Fédération France-Québec-francophonie

Le lundi 8 octobre 2018 à 11 h 15

---

C'est un plaisir d'être parmi vous pour la clôture de votre 20<sup>e</sup> congrès commun.

Berceau de l'Amérique française depuis plus de quatre siècles, Québec est « l'accent d'Amérique », comme on aime bien le répéter, et depuis près d'un an une ville créative littéraire de l'UNESCO. Une nouvelle distinction qui n'est pas étrangère à ce rendez-vous et nous sommes sincèrement honorés que vous ayez choisi Québec comme ville hôte.

Il faut dire qu'on retrouve à Québec plus de 200 écrivains. Un réseau de 25 bibliothèques publiques qui a été à l'avant-garde du prêt numérique, un festival international dédié à la littérature - Québec en toutes lettres - qui aura d'ailleurs lieu à la fin du mois d'octobre, des libraires indépendants et de nombreuses maisons d'édition, dont une dédiée aux langues autochtones, de même que différents salons du livre et de la bande dessinée.

L'ouverture de la Maison de la littérature en 2015 dans un lieu spectaculaire, le temple Wesley, est d'ailleurs venue cristalliser les éléments les plus dynamiques du milieu littéraire de Québec.

Bref, vous avez fait un bon choix pour la tenue de votre congrès! Je vous l'exprime en toute sincérité, j'apprécie d'autant plus la chance d'échanger avec vous puisque ce grand sujet qu'est notre langue me passionne. Il m'est cher et il se trouve au cœur même de notre identité, de ce qui nous unit en tant que collectivité.

J'ai toujours été un ardent défenseur du fait français en Amérique et un promoteur de la culture québécoise dans le monde francophone. Je dois

ajouter que le poste de maire de Québec vient avec certaines responsabilités, notamment l'obligation de reconnaître et de prendre soin de notre héritage et de notre patrimoine.

Depuis mon entrée en fonction, je me suis activé à valoriser nos origines par diverses initiatives, notamment autour d'un projet regroupant des villes francophones et francophiles.

Le tout a littéralement décollé en 2015 avec le premier rendez-vous du Réseau des villes francophones et francophiles d'Amérique qui s'est tenu ici même à Québec.

Avec les maires de Moncton, au Nouveau-Brunswick, et de Lafayette en Louisiane, nous avons mis sur pied un réseau de villes dont la mission est de faire connaître entre elles et au reste du monde, les villes et communautés rattachées historiquement, culturellement et linguistiquement à la francophonie des Amériques.

Si je profite de cette tribune pour vous en parler, c'est pour vous illustrer l'intérêt qui est palpable dans plusieurs communautés pour préserver la mémoire de nos origines. Il se traduit par une ouverture et une volonté à partager une passion pour le français.

Au moment de la fondation du réseau, mon souhait était l'adhésion d'une trentaine de villes, elles furent finalement 80 à s'y joindre.

Trois ans plus tard, le Réseau compte près de 150 membres de régions aux réalités aussi diverses et riches en histoire que l'Acadie, la Nouvelle-Angleterre, le Sud des États-Unis, la Louisiane, le Kansas, Philadelphie, les Caraïbes et l'Ouest canadien.

Autant de contrées qui furent, au nom de la France, foulées par des personnages plus grands que nature tels que Champlain, Jolliet, Marquette, de la Salle, d'Iberville, de la Vérendrye ou d'Esnambuc.

Nous avons parfois la fâcheuse manie de minimiser notre propre communauté linguistique et l'importance de ses accomplissements au gré des époques. Il

est bon de rappeler que quelque 33 millions de locuteurs français vivent aujourd'hui dans les Amériques, dont près de 10 millions au Canada, autant dans les Caraïbes et 11 millions aux États-Unis.

Le Réseau s'est donc donné pour mission de rassembler les forces vives dans les différentes régions afin de proposer aux amoureux de la francophonie de véritables parcours touristiques axés sur l'histoire et le patrimoine francophones en Amérique.

Mobilisatrice, cette initiative est porteuse de retombées à la fois touristiques, économiques et culturelles pour les villes membres du réseau et les communautés francophones ou francophiles d'Amérique. Et ce n'est là qu'un début vers de nouvelles collaborations qui n'attendent qu'à être développées.

Afin de faire valoir la diversité et la vitalité des collectivités membres du réseau, un programme de stages en collaboration avec différents organismes a été mis de l'avant.

Ainsi, lors de stages en milieu de travail qui ont débuté cette année et qui se poursuivront en 2019, des jeunes âgés de 18 à 35 ans ont proposé, à l'intention des voyageurs, des routes touristiques basées sur l'histoire et la culture francophones.

À titre d'exemple de projets qui ont été appuyés, mentionnons les villes de Woonsocket dans le Rhode Island, et de Lewiston dans le Maine, qui ont convenu de développer conjointement une route touristique lors du 3<sup>e</sup> Rendez-vous du réseau qui s'est déroulé à Québec en juillet 2017.

À son lancement le printemps dernier, les villes d'Auburn, Biddeford, Manchester et Nashua s'y étaient rajoutées, le nom de *Franco Route New England* a été retenu. Ce parcours couvre 740 km et propose de nombreux arrêts mettant en valeur l'héritage souvent insoupçonné des Franco-Américains.

Pour le bénéfice des touristes, y compris des Québécois et des Français, les voyageurs peuvent vivre une bonne dose de fierté locale administrée par ces

communautés en situation linguistique minoritaire qui ont un héritage à partager. D'autres routes devraient voir le jour en Acadie, en Louisiane, en Floride et dans l'Ouest canadien.

Mentionnons que ce réseau bénéficie d'un allié de taille sur le terrain avec le Centre de la Francophonie des Amériques (CFA) qui mène depuis déjà 10 ans des initiatives à la grandeur des Amériques. Un peu à l'image de votre réseau d'amitiés franco-qubécois, il mise sur le renforcement et l'enrichissement des relations entre francophones et francophiles du continent.

Voilà un rapide survol d'une initiative concrète, à notre échelle, et qui, je le souhaite, permettra à des millions de francophones et de francophiles sur le continent de se découvrir et de tisser des liens. Aussi, je ne vous apprend rien en vous mentionnant que nous avons fortement besoin les uns des autres, Français, Québécois et locuteurs francophones de toutes les régions du monde.

Si des raisons historiques nous ont unis au départ, le monde contemporain nous fournit de nouveaux motifs de multiplier nos échanges, et ce, en marge des relations politiques et institutionnelles. La révolution numérique permet de nous faire entendre comme jamais; c'est à nous, francophones, d'en maximiser le potentiel.

Imaginons un instant des plateformes numériques, des Netflix et Spotify nouveaux genres où nous pourrions découvrir des réalisateurs ou des musiciens togolais, belges ou québécois. Des sites avec des contenus francophones qui seraient bien répertoriés, accessibles et mis de l'avant pour tous les usagers francophones.

Pour l'instant, cette révolution numérique nous a ouvert des portes, mais nous ne pouvons pas encore parler d'un vrai rapprochement entre les différentes communautés francophones.

Allons plus loin! Il est impératif de le faire, surtout que les réseaux et les organisations sont déjà en place. L'Organisation internationale de la Francophonie (OIF) doit être le chef de file de ce mouvement et mobiliser les

gouvernements des États membres vers des actions concertées. Mais, malheureusement, cette organisation nous déçoit!

Nous, francophones d'Amérique, nous battons quotidiennement pour conserver notre langue et notre culture. Malheureusement, l'OIF semble faire de l'amnésie tellement elle est absente sur notre continent.

La francophonie, c'est et ça doit devenir encore davantage un grand espace solidaire d'échanges, une communauté d'intérêts où on peut et où on doit concrètement faire naître des projets avec une attitude qui est actuelle, conquérante, positive et structurante.

Ça vaut pour tous les secteurs, scientifique, économique ou culturel, entre autres. Cela appartient autant aux individus et à la société civile, qu'aux associations, qu'aux politiques comme moi, qu'à l'Organisation internationale de la Francophonie.

Une francophonie ni coloniale, ni postcoloniale, mais une francophonie du 21<sup>e</sup> siècle, moderne et renouvelée, multi-pôles et multilatérale, et oui, numérique, parce que cette révolution nous a ouvert des portes, mais ne nous a pas encore autant rapprochés que ce qui devrait être le cas.

Il faut que la francophonie sorte de sa boîte, qu'elle pense en dehors de la boîte !

L'OIF peut et doit en faire davantage. Cesser de se cantonner dans les rencontres et les sommets de dignitaires pour entrer dans la vie des habitantes et des habitants qui maîtrisent notre langue. L'OIF doit être là pour ouvrir de nouvelles possibilités sur le terrain, susciter des rêves chez les jeunes et rafraîchir la façon de concevoir les rapports entre les habitants de diverses régions et cultures, mais unis par un dialogue commun.

Cela étant, il ne doit pas y avoir de confusion des genres. L'OIF n'est pas l'ONU. Son rôle premier est la promotion de la langue et de la culture françaises.

Son dirigeant devrait moins se prendre pour un chef d'état que pour un activiste, promoteur de la langue et de la culture françaises.

Pour moi, comme Québécois, le français, c'est notre oxygène. Comme le disait Pierre Bourgault, « le français, s'il nous isole en Amérique du Nord, nous ouvre aussi tous les horizons à travers le monde ».

Si la Ville de Québec, avec des ressources limitées, a réussi à fédérer des villes francophones et francophiles sur le continent, imaginons ce qui pourrait être accompli par une force supranationale structurée. L'OIF se doit d'être active sur tous les fronts, pas seulement dans la sphère numérique ou du même côté de l'Atlantique.

Soyons audacieux! Permettons-nous de rêver! Insufflons de l'énergie, de la jeunesse, de nouvelles idées, un esprit entrepreneurial dans l'OIF. Confions sa gestion à une nouvelle génération d'hommes et de femmes représentatifs de la francophonie de demain et cessons d'en faire une piste d'atterrissage pour les politiciens en fin de carrière.

Prenons exemple sur une ONG comme Avocats sans frontières qui a su sortir des vieux paradigmes et des conventions de l'époque pour proposer une action concrète sur le terrain, notamment au Rwanda à la suite du génocide de 1994.

Plus près de nous, à Québec, il y a l'ÉNAP (l'École nationale d'administration publique) qui depuis une dizaine d'années, multiplie les actions pour améliorer les outils de gouvernance dans plusieurs pays de la francophonie. C'est possible d'agir, les faits sont là pour nous le prouver.

C'est pourquoi la francophonie doit voir grand, l'OIF en tête. Imaginons un visa francophone, des normes, des certifications communes, plus de mobilité, plus de logiciels originaux et en français, plus de reconnaissance professionnelle ainsi que des équivalences reconnues (comme c'est déjà le cas avec la France, bien que la façon ne soit pas encore totalement opérationnelle).

Une francophonie d'alliances stratégiques, dans des domaines qui nous viennent spontanément à l'esprit, comme la promotion de la langue française dans les grandes organisations internationales ou le maintien de l'exception culturelle dans les accords de libre-échange qui sont de plus en plus nombreux, mais aussi dans toutes sortes de domaines plus inusités.

Pour aller vers ce rêve d'une francophonie moderne, dynamique, renouvelée, rajeunie, nous avons, Français et Québécois, des devoirs à faire. La partie est loin d'être gagnée!

Mes amis Français, je pense que votre président a fait preuve d'une belle ouverture récemment. En parlant du français comme d'une langue « archipel », il a fait des Français des francophones comme les autres. Il a reconnu que la francophonie n'est pas, n'est plus, que le simple prolongement de la France ou son seul terrain de jeu. C'est un grand pas, il faut le reconnaître!

Par contre, et c'est un défi collectif qui ne sera pas mince à relever; nous devons cesser de placer le français au rang de langue régionale. Parce que c'est bien ce que font trop de Français et de Québécois en croyant qu'une appellation anglophone est plus séduisante ou davantage sérieuse que son équivalent français.

Cette pratique est devenue particulièrement répandue chez les élites économiques et même malheureusement politiques.

Pourtant, le français, avec ses 270 millions de locuteurs sur 5 continents, est une grande langue internationale. Il faut sortir de cette logique qui hiérarchise les langues. En donnant le beau rôle et la primauté à l'anglais, qui devient trop souvent, même en France, la langue des affaires, du commerce, de la publicité et des technologies, la langue internationale par défaut, le français se retrouve relégué aux domaines du sentiment et de la culture, aux affaires internes, familiales ou provinciales.

Le français s'affirmera comme une grande langue internationale le jour où nous ferons entendre notre fierté pour bâtir ce pont multicontinental qui unira nos racines communes. Or, il se trouve indispensable qu'un pilier de ce pont soit la

France, en rappelant sa volonté de parler français et d'afficher en français pratiquement en toutes circonstances et sur toutes les plateformes.

Et j'avoue que l'utilisation des anglicismes en France nous est totalement déprimante pour nous, francophones d'Amérique, qui sommes toujours à la recherche du meilleur mot français malgré l'influence pesante de l'anglais chez nous.

Sagissant de ce phénomène, par exemple, nous ne comprenons pas ce besoin irrépressible du domaine de la publicité en France d'emprunter constamment à la langue anglaise. Pour nous, il s'agit d'une gène culturelle.

Au Québec aussi nous avons nos défis à relever. Nous avons été très bons par le passé, entre autres avec la loi 101, une loi inclusive pour tout le monde qui a « désethnicisé » le français pour en faire la langue commune dans la sphère publique québécoise.

Cela étant dit, on sent une certaine fatigue collective chez les Québécoises et les Québécois. Sommes-nous las, apathiques, tannés? Les mathématiques jouent contre nous. Il nous faudra inlassablement poursuivre le combat sur le continent, alors que nous, francophones, représenterons toujours qu'un ou deux pourcents de la population totale de ce continent. Aussi bien se le dire!

Il y a désormais des Québécois francophones qui veulent s'affranchir de ce qu'ils perçoivent comme une entrave à leur liberté individuelle. Alors que rien ne s'oppose à l'apprentissage de plusieurs langues. Au contraire! Ce qu'il faut refuser, cependant, c'est le bilinguisme institutionnel, car dans la bataille des langues en Amérique du Nord, l'anglais ne peut avoir, au Québec, le même statut que le français; ce serait signer l'arrêt de mort de notre collectivité sur quelques générations.

Et mon propos n'est pas de l'ordre du nationalisme exacerbé. Il est pour moi plutôt sociologique... et peut-être un brin patriotique.



À tort, un certain nombre de Québécois et de plus en plus de Français ne peuvent concevoir le succès en français. Cette perception est assurément notre pire ennemie.

Le français doit demeurer la langue principale de travail. L'accueil des clients dans les commerces doit d'abord se faire en français et non avec le fameux « Bonjour/Hi » qui met systématiquement les deux langues sur un pied d'égalité. Sinon, comment voulez-vous qu'on envoie un signal fort aux nouveaux arrivants, dans un tel contexte? On leur donne implicitement le choix de ne pas s'intégrer à la majorité au Québec et privilégier plutôt celle du continent.

Je dis cela toujours avec un immense respect pour nos concitoyens et concitoyennes des communautés anglophones et allophones du Québec.

On met de plus en plus de côté le caractère de « langue publique commune » qu'on a souhaité depuis 50 ans pour le français au Québec. Je le regrette et je le déplore.

Et gare au ressac! Parce que si une très petite minorité de Québécois veut se débarrasser des contraintes et des obligations de la loi 101, la majorité franco-québécoise ne l'acceptera jamais et ne se laissera pas dépouiller parce qu'elle sait que sa singularité linguistique constitue son identité profonde, qu'elle lui est vitale et existentielle.

Et ce ressac, nul ne sait comment il s'exprimera. Il me semble qu'on n'apprendra jamais. Il me semble qu'on ne fait pas confiance à l'histoire.

Il va sans dire que j'espère un redressement, j'espère une prise de conscience et l'exemple doit venir d'en haut, comme on dit, à débiter par l'OIF.

Nous pouvons débattre des moyens, mais entendons-nous sur l'objectif à tout le moins, ce serait déjà un bon début.

Alors voilà mes amis, je n'ai pas besoin de vous dire que nous avons, chacun de notre côté, mais aussi ensemble et avec nos amis africains et d'ailleurs, du pain sur la planche. Pour l'avenir de notre langue, de notre relation, de la

francophonie citoyenne et institutionnelle, pour la diversité culturelle et linguistique dans le monde, unissons nos efforts!

J'espère que devant notre splendide décor automnal vous trouverez un peu d'inspiration pour vous attaquer à ces chantiers colossaux. Dans tous les cas, sachez que vous pouvez compter sur mon appui indéfectible, car j'ai une foi indéniable en la grandeur historique de notre langue et de ses locuteurs, qu'ils soient d'Afrique, de France, de Belgique, du Québec ou des États-Unis.

L'avenir de l'humanité passe par le plurilinguisme en cette ère de mondialisation grâce à des pays émergents peuplés. Les Russes, les Brésiliens et les Chinois veulent aussi vivre et travailler dans leur langue.

Vive la langue française, vive l'Accent d'Amérique, longue vie à la complicité qui nous unit, les Français, les Québécois et les locuteurs francophones de tous les continents. Je souhaite que la langue qui nous rassemble nous porte dans une démarche commune pour promouvoir et valoriser le français à travers le monde. C'est ensemble que nous y parviendrons.

Merci!